

Choisir un métier « durable », « responsable », « à impact positif » : du rêve à la réalité

Par Séverin Graveleau

Publié hier à 06h00, modifié hier à 11h31

Lecture 5 min.

Article réservé aux abonnés

Offrir l'article



ENQUÊTE | Ces postes attirent de nombreux jeunes diplômés. Mais derrière la satisfaction d'avoir un métier en accord avec ses valeurs émergent parfois des difficultés à faire évoluer son entreprise, à gérer son écoanxiété, à faire face aux lenteurs et, parfois, au greenwashing.



Ils sont responsable du développement durable ou de la RSE de leur entreprise, conseiller en transition écologique, manager décarbonation, chef de projet biodiversité ou encore data analyst ESG. Alors que de jeunes diplômés font grand bruit dans les médias en appelant à bifurquer ou à désertier les entreprises, eux ont choisi d'essayer de changer les choses de l'intérieur. Ils le font dans un de ces métiers « verts », « responsables », ou « à impact positif », en plein boom ces dernières années – plus 21 % entre 2019 et 2021, selon une étude de l'APEC de 2022 – face aux besoins des entreprises et des services publics de répondre aux évolutions réglementaires en matière de climat.

Mais faire ainsi un métier « *qui a du sens* », comme ils disent tous, sans sortir du cadre n'est pas toujours sans difficultés, défis et, parfois, désillusions. Plusieurs dizaines d'entre eux ont répondu à un appel à témoignages sur Lemonde.fr, avec l'envie de raconter leur passion initiale pour leur profession, mais aussi ces petites frustrations ou concessions, ces victoires lentes et modestes, qui font également partie de leur quotidien.

Lire aussi :  [« Bifurquer, asperger de soupe : ces démarches sont-elles les solutions les plus efficaces pour provoquer les changements attendus ? »](#)



« *J'aurais dû m'en douter pendant l'entretien d'embauche*, raconte ainsi Julien (qui, comme d'autres interlocuteurs, a requis l'anonymat). *Lorsque j'avais dit que la lutte contre le dérèglement climatique était importante pour moi, la RH m'avait répondu en souriant "Bien sûr, bien sûr, pour nous aussi ! Mais nous restons une entreprise..."*. » Après un diplôme d'ingénieur et une expérience dans la recherche, ce Parisien trentenaire a découvert « *le monde fabuleux de la greentech* » en poussant, en 2021, la porte d'un cabinet de conseil spécialisé dans le traitement des données au service du développement durable des entreprises, notamment à travers la réalisation de bilans carbone. « *Je n'avais pas envie de travailler dans une boîte qui fait du capitalisme bête et méchant. Quelque chose un peu dans l'intérêt général, quoi...* », explique le datascientist.

De vraies déceptions

Il n'est pas seul dans ce cas. Dans un sondage Toluna-Harris Interactive pour le collectif Pour un réveil écologique, réalisé en juin auprès de 2 000 jeunes de 18 à 30 ans, plus de huit sur dix considèrent comme important d'avoir un emploi respectueux de l'environnement et utile à la société. Ils sont même sept sur dix à affirmer qu'ils pourraient renoncer à postuler dans une entreprise qui ne prendrait pas suffisamment en compte les enjeux environnementaux, l'une de leurs plus « *grandes sources d'inquiétude* ».

Lire aussi :  [Des jeunes de 18 à 30 ans de plus en plus exigeants sur la responsabilité environnementale des entreprises](#)



Oui mais voilà, pour Julien, malgré la « *bonne ambiance avec les collègues, les formations au dérèglement climatique et... les couverts jetables interdits à la cantine* », le cœur de son travail le questionne après quelques mois seulement : « *Je m'aperçois que les attentes des entreprises qui font appel à notre cabinet de conseil sont parfois assez faibles, qu'on a souvent peu de retours sur ce qu'elles mettent réellement en application suite à nos rapports. Qu'on peut même bâcler les expertises qu'on réalise pour elles : elles sont quand même contentes de communiquer sur le fait d'avoir fait appel à une boîte cool et responsable.* »

Il se sent mal, aussi, le jour où il doit travailler à la certification des bonnes pratiques environnementales d'une entreprise du secteur pétrolier. Ou lorsqu'il voit parfois des subventions publiques financer certaines études « *bullshit* » selon lui. « *Pas envie de participer à cela plus longtemps* » : Julien claque la porte au bout d'un an et demi, pour entrer dans une grosse start-up de l'économie collaborative, « *plus engagée* », où il est aujourd'hui un data scientist « *beaucoup plus heureux car en accord avec [s]es valeurs* ».

Lire aussi :  [« J'ai quitté le job le plus sexy du XXIe siècle » : de jeunes « data scientists » en perte de sens](#)



Les acteurs du développement durable ou de la responsabilité sociale et environnementale des entreprises admettent entendre parfois ce type de témoignage chez des jeunes en début de carrière, découvrant la réalité d'un métier qu'ils avaient parfois fantasmé. Les vraies déceptions « *sont toutefois minoritaires, car ces métiers sont dans leur globalité porteurs de sens* », tempore d'emblée Caroline Renoux, directrice générale du cabinet de recrutement Birdeo, spécialisé dans les métiers à impact positif. Son rôle est justement d'éviter les « *malentendus ou écueils* » à la source des difficultés de certains jeunes recrutés.

Parmi ces « malentendus », le greenwashing de certaines entreprises qui affichent un engagement pour le climat peu sincère, dans le but de surfer sur la demande sociale croissante en la matière ou même d'attirer les jeunes recrues qu'elles savent sensibles à ces questions. Quatre jeunes sur dix interrogés dans le récent sondage Toluna-Harris Interactive ont déjà eu le sentiment que leur entreprise n'avait un discours écologique qu'en façade. A l'inverse, plusieurs professionnels interrogés par *Le Monde*, convaincus de l'engagement de leur entreprise sur ces sujets, disent être lassés des soupçons de greenwashing qui pèsent sur leur activité dès qu'ils la décrivent.

Conflits de valeurs

Mais pour trier le bon grain de l'ivraie, ou simplement « *choisir entre une entreprise qui veut juste respecter la réglementation et une autre qui a une démarche plus engagée* », les candidats qui sortent d'école « *ne sont pas toujours très au clair sur leurs valeurs, envies, et ce qu'ils sont prêts à accepter de faire* » au moment du recrutement, raconte Caroline Renoux. Ils doivent aussi ne pas « *confondre une entreprise avec une ONG ou une association* ».

Car

« *l'entreprise doit à la fois satisfaire son objectif de rentabilité et les objectifs sociaux ou environnementaux. Ce qui ne se fait évidemment pas sans tensions* », explicite-t-elle. Lorsque l'impératif de croissance économique entre en conflit avec l'impératif de décroissance des émissions de gaz à effet de serre, de l'impact carbone ou de l'utilisation de l'eau, les conflits de valeurs et la dissonance cognitive peuvent être au rendez-vous.

Le Monde **J E U X**

Chaque jour de nouvelles grilles de mots croisés, Sudoku et mots trouvés.

Jouer →

Les jeunes, qui arrivent souvent sur des postes « juniors » où leur voix porte peu dans l'entreprise, « *comprennent très vite les injonctions contradictoires auxquelles ils vont devoir faire face et s'habituer* », complète Fabrice Bonnifet, responsable du développement durable du groupe Bouygues, et président du Collège des directeurs de développement durable (C3D), qui réunit les responsables du développement durable de nombreuses entreprises. Il confirme : « *En conférence, on est régulièrement interpellé par ces jeunes qui sont dans le désarroi, sur des postes RSE où ils disent ne pas être écoutés, ne pas retrouver chez leurs interlocuteurs le degré d'urgence qu'ils portent pourtant profondément en eux.* »

Lire l'enquête:  [Responsabilité sociale et environnementale : repenser le modèle de l'entreprise pour s'adapter aux nouveaux enjeux](#)




Les jeunes actifs interrogés témoignent en effet de ce rapport au temps long parfois difficile à gérer. « *On a cette conscience de l'urgence écologique. On voit le dérèglement du climat qui s'accélère et on sait qu'il faut agir maintenant. Mais tout va tellement lentement !* », se désole ainsi Morgan, 25 ans, chargé pendant deux ans de la protection des zones humides chez un important constructeur d'infrastructures de transport. Il illustre une situation que bien d'autres professionnels vivent : « *Notre activité, relativement récente, entre par défaut en conflit avec celle des autres services qui permettent depuis longtemps à la boîte de gagner de l'argent. On est donc rarement prioritaire. Chaque décision met des mois, voire des années, à être prise puis appliquée. Il faut être patient. Et accepter que les mesures environnementales qu'on obtient au forceps ne soient, au moins dans un*

premier temps, que “compensatoires” au reste de l’activité qui change peu... »
Une lenteur qui prévaut selon lui aussi dans les institutions publiques et les collectivités par lesquelles il est également passé.

« Diplomatie permanente »

Face à ce temps qui s’étire, *« il faut savoir garder de l’énergie sur la longueur et rester positif, cela fait presque partie de la fiche de poste »*, raconte Alexandra, 27 ans, responsable de la transformation durable d’un grand groupe de cosmétiques, passionnée par son travail. Il faut aussi *« apprendre à prendre plaisir dans cet exercice de diplomatie permanente qu’on doit faire auprès d’acteurs moins convaincus que nous »*, complète Guillaume, 26 ans, chargé de conseiller les entreprises sur la transition écologique au sein d’une chambre de commerce et d’industrie d’Ile-de-France. Plutôt que de partir bille en tête sur l’urgence écologique auprès de personnes *« parfois climatosceptiques »*, il essaie par exemple *« de leur montrer les économies qu’elles peuvent réaliser en réduisant leur impact environnemental »*.

Lire aussi :  [« Quatre leviers d’action pour les entreprises soucieuses d’aligner leurs pratiques et leurs discours en faveur d’un développement plus durable »](#)



Mais, pour ne pas trépigner d’impatience ou avoir l’impression de faire trop de concessions sur ses valeurs, il multiplie, comme d’autres jeunes interrogés, les engagements bénévoles en dehors de son travail (organisation de fresques du climat, participation à des marches, ramassage de déchets dans la nature, etc.). Un bon moyen de continuer à aimer son métier sans sombrer dans l’écoanxiété qui guette parfois.

Séverin Graveleau